

## Le Pari

Le banquier désemparé pensait à son épouse, malade, qui avait besoin de lui. Ils n'avaient plus de domestiques depuis quelques mois, ne parvenant à les payer. Les deux témoins arriveraient, comme chaque année, pour vérifier la présence du prisonnier, et aujourd'hui, le libérer. Le vieil homme se remémorait le contrat... "*Si le détenu meurt, le pari se trouve annulé*". Alors, une seule solution se profila dans son esprit : éliminer le prisonnier. Le peu d'argent qui lui restait était bien plus important que la vie de ce "détenu". Après avoir passé quinze ans à l'écart de la société, ce dernier ne parviendrait pas à se réinsérer... De toute façon il ne le devrait pas. Cela aurait été insoutenable pour le banquier. Humiliant. Son pari perdu exposé au grand jour... Inenvisageable. Ainsi, il se mit à imaginer un stratagème, afin de faire passer l'assassinat de l'ancien étudiant pour un suicide.

Se laissant choir dans un fauteuil au tissu ocre et vieilli, le vieux banquier se tint la tête, épuisé. Depuis quelque temps déjà, il ressassait les souvenirs de cette soirée. Désespéré, il souhaitait ne jamais voir ce 14 novembre 1885. Date fatidique. Pourtant, il était peu à peu poussé vers ce gouffre financier, sociétal. Il observait les aiguilles de l'horloge qui continuaient leur interminable voyage. Les minutes s'égrenaient. Lentement. Un compte à rebours qui annonçait sa mort psychologique.

Du poison. Rapidement. Chercher du poison pour tuer cet homme qui, sinon, lui empoisonnerait la vie. Le banquier entra dans la salle de bain, où se trouvaient les médicaments de son épouse. Il saisit d'une main fébrile le plus petit des flacons, qui, à faible dose, soulageait les douleurs de sa femme, mais pouvait s'avérer mortel en quantité trop importante. Occasion inespérée, le prisonnier avait commandé pour le lendemain matin une bouteille de vin. A travers le bouchon de liège, muni d'une seringue, il y injecta le contenu du flacon. Enfin, il transmit la bouteille au guichet.

Dans sa chambre, allongé sur son lit, il tentait de calmer sa respiration. Sa femme ne s'était pas réveillée. Heureusement. Glissé sous le vieil édredon, il ne dormait pas. Ses yeux restaient ouverts. Sombre, il fixait le plafond. Sombre comme le ciel. "*Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle*", pensait-il. Un ciel bas et lourd qui s'apprêtait à lui tomber dessus. Il continuait à observer le plafond qui le surplombait. La respiration régulière de son épouse sous l'effet du médicament, ne l'apaisait pas. Quatre heures... Ses pensées allaient à l'étudiant. Peut-être devait-il renoncer à le tuer, peut-être pouvait-il éviter ce crime... Mais l'argent et l'honneur reprenaient toujours le dessus. Toujours, la peur de la honte, de la pauvreté, du déshonneur revenaient le hanter et le soutenir dans son choix. Cinq heures... Plus d'une fois, il faillit descendre au guichet, récupérer la bouteille de vin et la vider. Mais plus d'une fois il renonça. Il avançait sur le fil de l'arête entre deux gouffres. Funambule inexpérimenté. Aucune des solutions ne semblait la bonne, mais le gouffre du crime paraissait moins profond. Alors il continuait, bientôt prêt à y plonger. Six heures...

L'angoisse s'intensifiait, dérangeante, le poursuivant, lui, simple banquier. Sept heures... Morphée ne l'avait pas encore enlevé. Huit heures... Sa compagne se réveillait, le soleil se levait. Descendu du lit, son visage pâle creusé par de sombres cernes, il souhaitait désormais que cette journée se termine au plus vite afin de pouvoir regagner son refuge, son lit. Encore quatre heures – seulement quatre heures – avant le dénouement. Ces quinze longues années arrivaient à leur terme, ces quinze longues années de peur, d'espoir, de désenchantement. Au petit-déjeuner, ni le чай (*thé*) ni même les блины (*blinis*) ne lui ouvrirent l'appétit. Son épouse, trop assommée par la maladie, ne s'en inquiéta pas. Neuf heures... Il alla s'enfermer dans son bureau, et attendre seul, cette heure fatidique...

Dans cette grande maison, il percevait le moindre craquement du parquet, le moindre souffle du vent, et le faible tic-tac de l'horloge. Dix heures... Assis à son bureau, il patientait. Impatiemment. Impatient d'en finir avec ces quinze années, et de pouvoir vivre sereinement, enfin. Onze heures... Le voilà en déséquilibre au bord du gouffre. Ses mains figées sur le bureau en chêne. L'homme semblait avoir vieilli de quinze ans. Il restait impassible, résolu. Cette heure parut la plus longue de sa vie. Ou la plus courte. Il ne savait pas. Enfin, le gong. Midi...

Il se leva de son siège, ouvrit la porte, et traversa la maison, calme. Sorti dans le parc, il arriva enfin au pavillon où était enfermé le jeune homme. Devant la porte, il retrouva les témoins. Ceux-ci détenaient la clé qui permettrait d'ouvrir le pavillon. Le poison avait dû faire effet, ils découvriraient le détenu mort, allongé sur un canapé. La clé tourna difficilement. Le coeur du vieux banquier lui déchirait la poitrine. La porte s'ouvrit. Les trois hommes crurent défaillir...

Ils restaient bouche bée sur le seuil. Sur le canapé, l'étudiant, étendu. Dans son sang. Un poignard plongé dans la poitrine. Lentement, le banquier s'en approcha. Кошмар (*cauchemar*). La bouteille de vin, pleine, sur la table. Un léger soulagement, il n'était pas un meurtrier, et n'avait rien à se reprocher. Rien. Absolument rien. Les deux témoins s'avancèrent derrière lui. Leur vint alors cette douloureuse question : la raison de ce geste ?

Coincé sous la bouteille de vin, un petit papier blanc. Sur ce papier, des mots, griffonnés. "Спасибо ! У меня нет семьи. У меня нет друзей." (*Merci ! Je n'ai pas de famille. Je n'ai pas d'amis.*) C'est ainsi que commençait la courte lettre. L'étudiant y expliquait qu'après quinze années enfermé seul, il ne parviendrait pas à réintégrer la société. Et ne le désirait pas. Il était heureux de s'être cultivé ainsi et d'avoir expérimenté le statut de prisonnier. Après avoir tant lu, il affirma que le monde lui paraîtrait fade. L'argent ne l'intéressait pas. Alors, sa décision était mûrement réfléchie, il ne regrettait rien. Absolument rien.

Du soulagement, de la compassion, de la tristesse. Voilà ce que le vieux banquier éprouvait. C'en était fini de son calvaire. Les trois hommes contactèrent un médecin afin de constater la mort de l'ancien étudiant. Ce dernier fut enterré dans un cimetière avoisinant la propriété du banquier.

Un an a passé depuis ce 14 novembre 1885. Un an a passé depuis la mort de l'étudiant. Après quelques mois de tranquillité pour le banquier, le fantôme du jeune homme est revenu le hanter. Chaque nuit, chaque jour, imposant. Le vieil homme doute, se morfond. Il se sent désormais coupable. Terriblement coupable. Il n'aurait jamais dû parier seize ans auparavant. Alors, en ce 14 novembre 1886, le vieux banquier a pris un sac rempli de quelques effets personnels. Il est parti. A pied. Loin, vers le nord, vers la Sibérie. Seul.

*"Nous savons tous ce qu'est une action malhonnête, mais ce qu'est l'honnêteté, personne ne le sait."  
Tchekhov.*